

Article

« Des contradictions dans la perception du système mondial »

Bahgat Korany

Études internationales, vol. 15, n° 4, 1984, p. 693-697.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/701740ar>

DOI: 10.7202/701740ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

DES CONTRADICTIONS DANS LA PERCEPTION DU SYSTÈME MONDIAL

Bahgat KORANY*

ABSTRACT — *Of Contradictions in the Perception of the World System*

Emphasizing divergences in the perception of the main characteristics of the world system, this paper concentrates on five main issues: 1) whether the system is getting more integrated or more disintegrated; 2) whether ideology is coming to an end or coming back; 3) whether the system is multipolar or bipolar; 4) what are the bases of different poles; and 5) what help social theory can offer to find the "right" answer. Quantitative data are presented to support the different contentions. The paper's thesis is that even the available data are interpreted differently by different researchers, and this shows the primacy of epistemology, the researchers' basic premises, and the importance of relating the analysis of international relations to issues in philosophy of science.

Il y a à peu près 45 ans, à la veille de la Deuxième Guerre mondiale, on disait que le système international était un enfer pour le praticien et un paradis pour l'analyste. Mais à cause de l'hétérogénéité et de la complexité croissantes de ce système à l'heure actuelle, il est en train de devenir un enfer pour l'analyste aussi.

Non seulement des profanes, mais aussi des divers spécialistes, qui observent le même phénomène international, nous apportent des réponses diamétralement opposées à des questions générales et/ou de base concernant les tendances prédominantes de ce système. Par exemple,

- 1) Le système international est-il plus enclin à l'intégration ou plutôt à la désintégration?
- 2) Quel est le rôle de l'idéologie dans le système international? Assistons-nous à la fin ou au renforcement du rôle de l'idéologie dans ce système?
- 3) Quelle est la structure du système international? Est-ce que le système international est vraiment bipolaire, comme l'affirmait De Tocqueville il y a un siècle et demi, ou est-il en voie de changer?
- 4) Si la bipolarité existe, est-elle Est-Ouest ou autre?
- 5) La théorie sociale nous aide-t-elle à mieux comprendre la nature du système international et à ne pas se perdre dans cette complexité croissante?

* Professeur au Département de science politique de l'Université de Montréal.
Revue Études internationales, volume XV, n° 4, décembre 1984

Prenons ces questions une par une et voyons si nous pouvons éclaircir l'image floue et améliorer notre compréhension des tendances contradictoires que projette le système mondial.

I – INTÉGRATION OU DÉSINTÉGRATION ?

La propension du système mondial à l'intégration s'accroît-elle ? Examinons brièvement la thèse de l'intégration. Les adeptes des recherches quantitatives n'ont plus de doutes : le système tend de plus en plus à être un système cohérent, planifié et unifié – « un village mondial » pour employer un terme à la mode. Quelles sont les données à la base de cette perception ? Sept indicateurs tendent à corroborer cette affirmation.¹ Si nous considérons en l'occurrence le nombre d'étudiants qui poursuivent leurs études à l'étranger, nous constatons qu'il a augmenté au rythme moyen de 7 % par année depuis 1945. De 1950 à 1969, il est passé de 239 000 à 477 000. Cette réalité témoigne d'une certaine convergence de formation de l'élite intellectuelle à l'échelle mondiale. Le deuxième indicateur retenu est le courrier étranger. Les données colligées pour quarante pays témoignent d'une augmentation annuelle de 6 %. Entre 1938 et 1970, le nombre de lettres échangées entre la population mondiale s'est accru de 700 %. L'étude d'un troisième indicateur relatif cette fois aux communications télégraphiques et téléphoniques montre que le nombre de télégrammes a augmenté de 250 % ; et si l'on se fie à la tendance actuelle, ce nombre pourrait doubler chaque décennie. L'intégration peut être comprise à la lumière d'un quatrième indicateur lié au tourisme international. Les vingt-six pays qui publient des données sur le tourisme enregistrent un taux annuel d'augmentation de l'ordre de 9 %, alors que le nombre de visites est passé de 26 000 000 en 1954 à 106 000 000 en 1970. Un cinquième indicateur permet de renforcer cette tendance. Il s'agit du commerce mondial. Entre 1938 et 1970, l'augmentation annuelle a été en moyenne de 7 % et le volume du commerce a doublé chaque décennie. Quant aux investissements (sixième indicateur), nous ne disposons malheureusement que de données concernant les États-Unis. Entre 1946 et 1952, il y avait entre un et deux milliards de capitaux investis à l'étranger. Le volume des investissements s'est élevé pour atteindre les trois milliards en 1963 et les huit milliards en 1971. Un septième indicateur nous renseigne sur les manifestations proprement politiques du phénomène. Il se réfère à l'élargissement des cadres des organisations internationales à caractère gouvernemental. La composition numérique de ces organisations s'est fortement modifiée entre les années 1945 et 1970. Les Nations Unies ont connu une augmentation annuelle de 4 % et l'Unesco de 7 %. Ces chiffres sont encore plus élevés dans le cas de certaines institutions spécialisées. Le GATT, par

1. Plusieurs ouvrages type sources de données classifiées en tableaux, matrice ou graphiques – sont disponibles, voir, par exemple, les différents annuaires des Nations Unies et des organisations spécialisées ; Arthur BANKS et Robert TEXTOR (eds.), *A Cross-Polity Survey*, Cambridge, Mass, M.I.T. Press, 1963 ; Gérard CHALIAND et Jean-Pierre RAGEAU, *Atlas Stratégiques*, Paris, Fayard, 1983 ; Ray S. CLINE, *World Power Trends and U.S. Foreign Policy in the 1980s*, Boulder, Color. Westview Press, 1980 ; Bruce RUSSETT, *Trends in World Politics*, New York, Macmillan, 1965 ; Charles TAYLOR et Michael HUDSON, *World Handbook of Political and Social Indicators*, New Haven, Yale University Press, 1972.

exemple, a vu le nombre de ses membres augmenter au rythme de 10 % par année. Un dernier indicateur, celui du nombre des organisations internationales non-gouvernementales, vient compléter ce tableau. Entre 1950 et 1968, le taux d'augmentation annuelle était de l'ordre de 5 %. On est donc justifié d'affirmer que ces données quantitatives renforcent la thèse voulant que le système international devienne un village mondial.

Toutefois, et malgré sa pertinence, il existe en marge de cette thèse, des tendances évidentes à la désintégration entre États et à l'intérieur de ces États. Il y a des conflits entre l'Ouganda et la Tanzanie, entre le Yemen du Nord et le Yemen du Sud (qui formaient il y a peu de temps un seul pays). Dans le cas des Yemens, les belligérants qui avaient jadis une même constitution, sont en guerre. Il y a évidemment aussi le conflit armé entre la Chine et le Vietnam. L'évolution de ce troisième conflit m'incite à soulever une seconde question relative aux tendances contradictoires du système mondial. Si la Chine « communiste » a envahi le Vietnam « communiste », quel rôle imputer à l'idéologie ? Devons-nous en déduire que nous connaissons présentement la fin de l'idéologie conformément à ce qui avait été prédit il y a quelques années ?

II – FIN OU RENFORCEMENT DE L'IDÉOLOGIE ?

Dans cette veine nous constatons le déclin des « forces morales » de par le monde. L'Église ne joue plus le rôle prédominant qui lui était réservé au Moyen-Âge. Nous remarquons un affaiblissement du rôle de la religion au sein des différentes sociétés développées. Dans ces pays, des statistiques concernant l'assistance à la messe de chaque dimanche dénotent un net recul.

L'inverse de cette réalité, à savoir l'affirmation des idéologies et des « forces morales » prévaut dans certains États qui ont la religion comme raison d'être. Le Pakistan de 1947 et l'État d'Israël d'aujourd'hui sont autant d'illustrations de cette réalité. La fameuse « loi du retour » permet à tout juif qui arrive en Israël d'obtenir automatiquement la citoyenneté. Dans ce contexte, la religion devient l'élément-clé de la citoyenneté. L'exemple récent de l'Iran de Khomeiny tend à corroborer la thèse du renforcement de l'idéologie. Quel étonnement et quel bouleversement ont suscité le renversement d'une monarchie légendaire (appuyée par l'arsenal militaire le plus fort au monde) par un simple Ayatollah, âgé de 78 ans ?

III – BIPOLARITÉ OU MULTIPOLARITÉ ?

Revenons à la question de la structure du système mondial. Les deux blocs (monde soviétique et monde occidental) divisent le système entre l'Est et l'Ouest. Chacun des deux pôles dispose d'armes de destruction massive et s'est doté d'un ensemble d'alliances non seulement militaires ou politiques mais aussi économiques et sociales. Ces données viennent appuyer la thèse de la bipolarité.

De l'autre côté, des signes évidents de révolte viennent ébranler ces ensembles d'alliances. Pensons au comportement de la France gaulliste au sein de l'OTAN. En

outre, il nous semble téméraire de parler du conflit Est-Ouest sachant que la Chine (un milliard d'habitants) reste non seulement à l'écart des blocs, mais – officiellement au moins – en opposition avec ceux-ci.

Même si on se laisse convaincre par la thèse de la bipolarité, on doit se poser la question suivante : La bipolarité s'exerce-t-elle entre l'Est et l'Ouest ou plutôt entre le Nord et le Sud, c'est-à-dire entre pays développés et pays sous-développés ? La question n'est pas aussi simple et la réponse aussi facile qu'on le pense. À la première Conférence des pays non-alignés (Belgrade 1961) les tenants de ces deux théories s'affrontaient. Quand ces pays ont essayé de préciser le sens du concept (le non-alignement), des divisions ont surgi entre les membres. D'une part, Nehru l'idéologue de l'Inde disait : « notre fonction essentielle est de sauver le monde, et le grand danger réside dans l'éventualité d'un conflit armé généralisé entre l'Est et l'Ouest qui mettrait fin à tout le système », y compris le Sud. De l'autre côté, Soekarno de l'Indonésie et N'Krumah du Ghana prétendaient, quant à eux, que cette bipolarité entre l'Est et l'Ouest était l'aspect le plus apparent sans en constituer pour autant l'aspect le plus profond. Selon eux, la bipolarité existe ailleurs ; entre les dominants et les dominés. L'histoire est peut-être en voie de le confirmer actuellement.

IV – LE SYSTÈME EST-IL RÉVOLUTIONNAIRE OU CONSERVATEUR ?

On doit se poser la question : pourquoi cette image est-elle floue ? Parce que le système lui-même est révolutionnaire, répondent certains. C'est une thèse qui peut être justifiée, elle aussi. Parmi les défenseurs principaux de cette thèse, figurent les spécialistes des questions stratégiques. Selon ces spécialistes de la stratégie militaire, l'avènement des armements nucléaires a bouleversé les règles de la politique internationale. D'autres croient que la décolonisation est à l'origine de cette transformation dans la mesure où elle a occasionné pour la première fois, et pour la dernière fois peut-être, une augmentation très rapide du nombre et une plus grande diversification des membres du système mondial. En 1948, le nombre des États qui composaient le système mondial ne dépassait pas 59 États. Aujourd'hui, ce nombre est supérieur à 150, ce qui constitue une augmentation de plus de 250 %. Et il ne faut pas oublier l'importance croissante d'autres catégories d'acteurs internationaux : compagnies multinationales, mouvements de libération nationale... Pourtant, si cette thèse est claire et n'a pas besoin d'être trop démontrée, on peut aussi avancer la thèse contraire.

En fait, certains éléments structurels n'ont pas changé au niveau global. Les grandes puissances dominant toujours le système mondial. À travers l'histoire, ces grandes puissances ont changé de nom. Les États-Unis et l'Union soviétique ont remplacé les grands empires historiques que dirigeaient l'Autriche-Hongrie, le Portugal ou la Suède. Les dernières statistiques que j'avancerai concernant le rôle et le poids des grandes puissances depuis 1950, montrent bien qu'il n'y a pas eu de changements majeurs dans le système. Celui-ci n'est pas aussi révolutionnaire qu'on le prétend. Pour étayer mes dires, je ferai appel à quatre éléments concernant les grandes puissances, à savoir : a) la population ; b) le produit national brut ; c) les

dépenses gouvernementales; et d) les dépenses en matière de défense. Mon objectif est de mettre en évidence le rôle continu des grandes puissances dans le système international.

Les grandes puissances telles que les États-Unis, l'Union soviétique, la Chine, le Royaume-Uni et la France regroupaient 38 % de la population mondiale en 1950 et 37 % en 1970. Il y a donc peu de changement de ce côté. Leur produit national brut était de 60 % en 1950, de 61 % en 1965 et de 60 % en 1970. Leurs dépenses gouvernementales se situaient à 64 % des dépenses mondiales en 1950, à 65 % en 1965 et à 63 % en 1970. Leurs dépenses de défense représentaient, pour leur part, 80 % des dépenses mondiales en 1950, 79 % en 1965 et 82 % en 1970. À ce niveau au moins, on peut affirmer que le système est en fait très stable, trop stable même.

Dans ce contexte, il ressort que le système n'est pas révolutionnaire mais que sa base est hétérogène. C'est pourquoi il hérite d'une image si floue. La confusion qui prévaut au niveau du système international contemporain trouve un prolongement au niveau de la théorie et de la méthode en matière de Relations internationales.

En fait, l'état de crise des relations internationales se manifeste dans des controverses méthodologiques autour même des éléments que je viens de citer. Si on est d'accord maintenant sur l'importance de l'opérationnalisation (*i.e.* traduire les concepts/les variables en termes mesurables), quelques spécialistes se demandent néanmoins si j'ai choisi les indicateurs vraiment pertinents pour mesurer chaque caractéristique (*i.e.* la question de la validité des indicateurs). D'autres se demandent si on peut se limiter à mettre tous les indicateurs au même niveau (*i.e.* la question de la pondération, le fameux *weighting*). Après tout, n'est-il pas vrai que les variables et leurs indicateurs ne sont pas d'importance ou de poids égaux, et ne fallait-il donc pas passer par une échelle pour refléter aussi fidèlement que possible cette importance relative?

D'autres spécialistes, par contre, mettent en doute le principe même de la quantification. Pour bon nombre d'entre eux encore, cette quantification devient un chiffrage incapable de mesurer que les phénomènes les plus banals en relations internationales, en laissant de côté le fond du sujet. Hans Morgenthau a poussé cette objection à l'extrême en s'écriant durant une table ronde: dites-moi comment peut-on mesurer l'effet du nez de Cléopâtre sur le cours de l'histoire!

La liste des controverses pourrait être prolongée à l'infini. C'est pourquoi K. Waltz² a pris la peine de commenter le grand nombre d'ouvrages de Relations internationales parus jusqu'au milieu des années 1970, mais surtout pour en déplorer le manque d'aspect cumulatif, même au niveau de la critique. Plusieurs ont le sentiment que les analystes des relations internationales sont piégés dans un retour constant et frustrant aux questions de base, sans pouvoir, toutefois, les régler. Par conséquent, il est inévitable de commencer par mettre de l'ordre dans ce débat et faire une évaluation critique des positions diverses. De cette façon, le lecteur lui-même continuera le dialogue d'une manière plus ordonnée et, nous l'espérons, plus cumulative.

2. Kenneth WALTZ, "Theory of International Relations" in Fred GREENSTEIN et Nelson POLSBY (eds.), *Handbook of Political Science*, Reading, Mass., Addison-Wesley, 1975, vol. VIII, pp. 1-2.